

suite de CARADOT et FRELON

Ce jour là, André vient m'aider à déménager et je quitte définitivement la péniche. Ainsi prend fin ma carrière de marin d'eau douce. Nous sommes logés dans une grande baraque en bois, toute en longueur. Elle possède une porte d'entrée à chaque extrémité. Une de ces entrées donne sur un couloir avec de chaque côté, deux pièces d'environ 5m sur 3,50m et tout au fond, une grande chambrée sur toute la largeur de la baraque. La grande majorité des français est logée dans ces petites chambres meublées de 4 lits à étages et d'un poêle à charbon, alors que dans la grande chambrée, on trouve également des polonais et des tchèques. Tout cela prend environ les trois quarts de la baraque.

AVEC DES CHINOIS

L'autre partie est réservée aux chinois, car il y a aussi des chinois en Allemagne. Ils travaillaient sur des navires marchands anglais qui ont été arraisonnés par la marine de guerre allemande et, de ce fait, ils n'ont pas le statut de prisonniers de guerre mais celui de travailleurs. Ils vivent et logent en communauté, à l'autre extrémité de la baraque. Ils disposent d'une grande chambrée et d'une cuisine. J'ai la chance de pouvoir m'installer dans la même chambrée que mon ami André. Nous occupons une chambre comportant quatre lits à un étage. Nous avons donc André et moi, six compagnons, Chavardez, Graille, Raynaud, Mazzella et deux autres dont j'ai oublié les noms ; l'un d'eux, parce qu'il est de Castelnau, est surnommé cassoulet, quant à l'autre, nous l'appelons le coiffeur, parce qu'il a pratiqué ce métier pendant plusieurs mois.

Tout le personnel étranger qui est logé dans cette baraque est employé par la Compagnie de navigation.

LES COLIS DES PARENTS ET D'OLIDA

Nous recevons deux repas par jour, fournis par l'entreprise, le casse-croûte

du matin et le repas de midi; pour le soir, il faut se débrouiller. Avec André, nous vivons comme deux frères, partageant colis et repas. C'est vrai que les colis que nous recevons de nos parents ou de la maison Olida nous permettent d'améliorer notre ordinaire, mais cela ne suffit pas à satisfaire notre appétit de jeunes de 20 ans. Il nous faut donc trouver une solution pour le repas du soir. J'ai obtenu de nos amis chinois la possibilité d'utiliser leur cuisine le soir, lorsqu'ils ont pris leur repas car c'est le seul endroit où pouvoir cuisiner.

Ici, comme en France tout est rationné et nous n'avons pas de tickets d'alimentation. Nous pouvons cependant acheter quelques légumes, surtout des pommes de terre, les fameuses kartofen. C'est en Allemagne le plat national et nous en avons d'ailleurs souvent dans nos repas de midi servis par l'entreprise. Les patates à l'eau, ce n'est pas terrible, aussi, lorsque c'est possible, nous gardons du beurre ou de la graisse pour les agrémenter.

DES COLLETS POUR LES LAPINS

Nous manquons surtout de pain, les rations qui nous sont attribuées ne nous suffisent pas, aussi c'est le système «D», le troc, du pain contre les cigarettes par exemple, mais aussi, dépanner le boulanger (une panne de moteur électrique) et récupérer quelques tickets de pain.

C'est lorsque arrive la neige que je découvre des traces de pattes de lapins. C'est vrai que le long de l'Oder, il y a beaucoup de terrains vagues, et les lapins de garenne peuvent y vivre en toute tranquillité. Aussi, sans rien dire à personne, je me procure du fil de cuivre pour faire des collets ; un lapin avec les patates, c'est quand même mieux.

Nos relations avec les chinois ne sont pas faciles, nous ne pouvons communiquer avec eux qu'en allemand. De plus, ils vivent en communauté dans des locaux qui leurs sont réservés, cela les éloigne des autres travailleurs étrangers. Et puis ce sont des

asiatiques, leur mode de vie est différent du nôtre. C'est d'ailleurs sous ce prétexte qu'ils ont obtenu d'avoir leur cuisinier et ils reçoivent une ration de riz à la place du pain.

Nous nous sommes cependant fait des copains parmi eux, déjà Kon-Pa-Yan, le chinois de la menuiserie, et puis aussi Ko-Alec, de notre âge, surtout ami avec André. Cela facilite mes bonnes relations avec cette communauté.

REPARATION DES PENICHES

La Schlesische-Dampfer-Compagnie possède ici un chantier de réparation de péniche, un port avec des bâtiments pour stocker des marchandises et un ensemble de bureaux, siège de la Compagnie dans cette région. Tout cela est situé sur le bord du fleuve. Le chantier de réparation nécessite très peu de bâtiments, mais beaucoup de place pour recevoir des péniches qui sont tirées hors de l'eau, avant d'être mises en cale sèche.

Lorsque j'ai demandé à quitter la péniche pour rester à Breslau, j'ai fait valoir que j'étais électricien et que j'avais fait un apprentissage de menuisier. Il n'y avait pas de place pour un électricien, j'ai donc été affecté comme aide menuisier auprès d'un allemand qui, à près de 70 ans, a été réquisitionné, et est encore tenu de travailler.

Le principal de notre travail consiste à entretenir les cabines, à faire des réparations de plancher ou de cloison dans les cales des péniches. A notre disposition une raboteuse, une dégauchisseuse et une scie à ruban, sous la conduite d'un chinois. C'est un chic type avec lequel j'ai vite été copain. Nous intervenons la plupart du temps sur des péniches qui ont été installées en cale sèche. Elles sont tirées sur la terre ferme et posées sur des cales, pour que l'on puisse effectuer les travaux de réparation.

Ce travail d'entretien ou de réparation nécessite l'intervention de diverses professions, soudeurs, tôliers, forgerons, menuisiers, etc.

suitepage 3

FIN 1944, 2 MILLIONS DE FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

Entre 600 et 650 000 travailleurs français ont été envoyés au S.T.O. La France est troisième fournisseur après l'URSS et la Pologne. Les exemptions et sursis promis aux agriculteurs et aux étudiants ont disparu au bout de trois mois. On compte 24 000 jeunes hommes des Chantiers de jeunesse (dernier contingent de la classe 42). En septembre 43, les travailleurs d'entreprises travaillant pour l'Allemagne sont exemptés.

On compte 200 000 réfractaires au STO ou clandestins, dont un quart a gagné le maquis. Ils sont majoritaires parmi les 35 000 évadés qui gagnent l'Espagne, puis l'Afrique du Nord et s'engagent dans la France libre ou dans l'armée française de la Libération.

Fin 44, on estime à deux millions le nombre de Français encore en Allemagne. 1) - Un million de prisonniers de guerre. 2)- 200 000 anciens prisonniers, ayant choisi le statut de « travailleur libre ». 3)- 600 000 travailleurs du STO. + les 40 000 partis plus ou moins librement et des alsaciens et des lorrains, enrôlés pour le STO ou dans l'armée allemande.